

Sandra Rompré-Deschênes à Marie-Sissi Labrèche

Sandra Rompré-Deschênes

Number 140, February 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rompré-Deschênes, S. (2014). Sandra Rompré-Deschênes à Marie-Sissi Labrèche. *Moebius*, (140), 149–156.

Montréal-Ta-Salope, juillet 2013

Give me five, Marie-Sissi!

Aujourd'hui, je te rejoins dans le rang des « folles à lier », celles avec une attestation sur papier et tout le gros kit, une folle en bonne et due forme. **Bipolaire!** Rien d'extraordinaire, ça ne casse pas des briques et ça fait plus *cheap* que borderline, je le sais. Il me semble que « schizophrène! » aurait été plus percutant et aurait éclaté d'un uppercut ton premier titre : bang!

Et pourtant, mon diagnostic, je l'aime et j'y tiens. Longtemps, je l'ai espéré. Pas nécessairement pour le traitement qui va avec (quoique...), mais surtout parce que je collectionne les étiquettes et que celle-là me permet de justifier mes niaiseries : c'est mon *joker*. À partir d'aujourd'hui, tout ce que je pourrai dire, ou faire, ou écrire ne pourra plus être retenu contre moi : j'ai désormais l'immunité psychiatrique avec rétroactivité. Tous mes faits et gestes sont maintenant blanchis à l'avance, comme celui d'être actuellement dans une chambre d'hôtel de Montréal, Montréal-Ta-Salope-À-Toi (oui, oui, je joue dans tes plates-bandes), avec un jeunot qui ronfle pendant que j'écris.

Reste que je me sens un peu dégueulasse, en ce moment, dans ta cité maquerelle, à côté d'un petit gars de vingt ans. Irresponsable, je suis. Coupable, je suis. Et, Tchéky K., je suis.

Je suis une Tchéky inversée. Une Tchéky femme « marié[e] jusqu'aux oreilles » et mère d'une belle petite Juliette-qui-pue-qui-pète, « [3] ans, je t'aime, [maman]! », une Tchéky femme qui se tape des mecs pour se sentir exister ; la madone qui fait la putain. Sainte-Marie-Mère-

de-Dieu-les-jambes-écartées. **Tiens**, je suis le mélange parfait d'un Tchéky pervers et d'une Émilie-Kiki qui n'entre en relation avec le monde qu'avec « [s]on sexe, [s]on arme de pauvre ». Imagine un *melting pot* de la mère « folle à lier » de Léa, du prof d'université « père patenté » d'Émilie-Kiki et de ta Sissi borderline qui « ouvre les jambes de manière à briller comme une petite étoile » et qui remplit le vide de son ventre à coups de bassin et « de cochonneries ». **Ne cherche plus, c'est moi.**

Parce que je me fais penser à tes personnages depuis longtemps, parce qu'aujourd'hui j'ai décidé de fêter mon diagnostic en me tapant un étudiant dans ta ville à toi, parce que je ne vais pas bien du tout, parce que je ne connais pas d'autres folles, j'ai eu envie de t'écrire. **Histoire** de me défouler. **Il faut** aussi que je te dise mon admiration... admiration à travers laquelle tu sentiras poindre un peu d'envie. (**Lire**: « admiration éclipsée par Miss Jalousie en personne qui débarque inopinément sur scène, avec ses gros sabots fluo, des grelots aux chevilles, des castagnettes dans chaque main et peut-être même un gazou dans la bouche ».)

Franchement je n'ai pas de classe, je me rends compte que je te tutoie comme un vieux pote depuis le début de ma lettre! **Rien** d'impoli, par contre: je te respecte trop pour ça. **Et rien** de méprisant: si tu savais à quel point je t'admire... **D'**une admiration qui fait mal.

Malgré cette déférence, je te tutoie parce que je suis incapable de mettre une distance entre tes héroïnes et toi, entre tes héroïnes et moi, entre toi et moi. **Inapte** à respecter le pacte de lecture de l'autofiction. **Comme** si j'étais sonnée par tes mots-coups-de-poing, dès les premières pages de tes livres et que j'en perdais tout repère. **Kiki**, Sissi, les personnages, les tiens imprimés, les miens ébauchés, Léa, l'écrivain que tu es, mes souvenirs, tes douleurs, Marie-Sissi, les méchantes grands-mères, réelles ou inventées, mes regrets, Émilie-Kiki, les inventions, les hommes, le vide, toi, moi, tout ça se mêle. **Aliénante** et douloureuse expérience de lecture pour une Maître es Arts (une jolie étiquette qui brille et que j'aime bien exhiber) qui a l'habitude d'appréhender les œuvres avec distance,

raison et esprit d'analyse, même lorsqu'il s'agit de lecture de détente.

En fait, je crois que ta « peau qui est à l'envers » a réussi à toucher ma peau d'écorchée et que, suivant les lois de la cicatrisation, il y a eu un point de fusion. L'impression de l'existence d'un « nous » qui me donne la permission fantasmée de te tutoyer.

Rewind: je vais encore trop vite. Est-ce que je me suis vraiment retrouvée en toi sans préliminaires? Mille excuses: la mesure et moi, on n'est pas des copines. Il faut que je me présente.

Je suis une écrivaine (je tiens au « e » parce que je suis féministe même si je lis Bukowski une main entre les jambes) sans envergure, sans passé ni grand futur littéraires. Écrivailleuse serait plus juste. Romancière à la retraite, à trente-trois ans à peine, depuis déjà six ans. Égocentrique complexée, nombriliste infectée, mais ça, tu l'as déjà remarqué. Même que tu dois avoir grillé qu'« écrivaine » et « romancière », ce sont encore des étiquettes chatoyantes que je me colle dans le front pour qu'on me regarde; des espèces de couronnes trop grandes, bien trop grandes, avec lesquelles je me déguise quand ça me tente d'attirer l'attention. Il est vrai qu'« auteure d'un seul et unique livre né et décédé sans faire de bruit » ou « *wanna be never been* littéraire » serait plus représentatif de la réalité. Et mille fois plus humiliant à avouer.

J'aurais pu continuer à écrire. En fait, j'avais commencé un deuxième roman inspiré de l'année de mes vingt-cinq ans, à Paris. Année où j'ai crissé un gros coup de pied dans le podium qui faisait de moi une belle petite championne première de classe, gentille, mignonne-comme-tout, adéquate en tout temps; la belle petite mini-miss-parfaite-parfaite-parfaite-hip-hip-hourra-on-essuie-une-larme-et-on-salue-le-public-comme-une-reine-avec-un-sourire-faké.

Non, au final, je n'ai rien publié sur la mini-miss qui a beuglé un gros *Fuck off!* et qui a disparu en sautant en pleine face dans un ring de bouette à la poursuite d'un cochon graissé.

Cette fêlure, je la trouvais pourtant digne d'inspiration, même si elle m'obligeait à remettre le nez dans des souvenirs pas propres. L'année de mon quart de siècle a été celle du chaos, des expériences malsaines, des fêtes sans lendemain, des obsessions, de l'insouciance, de l'imprudence, des dépendances multiples, des mecs qui font croire que de la boue collée sur un visage d'ange est ce qu'il y a de plus beau au monde. Alors je me suis roulée dedans, la boue; et dans la merde aussi, et dans le sang. Une promeneuse du dimanche qui s'improvise aventurière et qui s'empêtre dans les ronces et les lianes d'une jungle hostile juste pour impressionner les rangers. Dora l'exploratrice qui se prend pour Crocodile Dundee en plus *badass*. Et qu'on finit par ridiculiser et abandonner dans une pose humiliante au milieu des broussailles.

Peut-être, oui, aurais-je pu continuer à écrire si j'avais été plus disciplinée, moins paresseuse, plus courageuse, moins dépressive, plus sérieuse, moins désorganisée, plus motivée, moins professeure... mais surtout, surtout, plus « différenciée ».

À partir du moment où j'ai découvert ton univers, ma souffrance s'est diluée dans la tienne. Sissi avait mis des mots – des mots justes, les seuls mots possibles – sur mon trouble intérieur, et ces mots ne pouvaient pas servir deux fois la même cause.

C'est sur le tard que j'ai découvert ton œuvre. Au début de l'année 2009, je pense. Longtemps après la sortie en librairie de ton premier roman, en tout cas. Évidemment, j'avais entendu parler de toi dès tes débuts. Mais comme j'étais alors obnubilée par mes études et très imbue de moi-même – comme plusieurs bachelières qui performent et à qui on fait miroiter un brillant avenir à coups de bourses et de bonnes notes –, je consacrais mon précieux temps à la lecture et à l'étude de clââââssiques.

Il y a bien eu ce moment où, après trop de branlettes intellectuelles, ma tête a dégonflé, mais quand tu as sorti ton deuxième roman, j'étais ailleurs: quelque part entre un déménagement, un bureau de notaire, une pile de copies à corriger et un beau mec à supplier.

Le fait est que je ne t'ai pas lue en même temps que tout le monde. Et j'en rougis. J'en ai carrément honte.

Un soir d'automne et de dépression, donc, j'ai regardé le film *Borderline*. Si tu savais comme je me sens *cheap* de t'apprendre que tu es entrée dans ma vie presque dix ans plus tard à travers l'adaptation cinématographique de tes deux premières œuvres... sur DVD loué, en plus !

Tu aurais dû, malgré tout, me voir brailler dans mon salon, à gros sanglots, tout le long du film et longtemps après le générique. Introduire lentement des aiguilles sous ses ongles jusqu'à la racine ne cause pas autant de douleur... et je sais de quoi je parle. Neuf heures le lendemain matin, j'achetais tes romans. En deux jours je les ai lus et relus, et annotés, et barbouillés, en maudissant mon existence.

Rien de ce que j'avais pu lire ou voir ou entendre jusque-là ne m'avait aussi heurtée que ton univers. Il y avait un monde de différences entre les faits relatés et ceux que j'avais pu vivre, mais cette détresse qui commandait à chacun de tes mots de me foutre une raclée, c'était la mienne ! Comme je me sentais soudain comprise... et menacée ! Si tu savais tout le bien – et tout le mal – que tu m'as fait... Overdose d'émotions. Hiroshima, Nagasaki, Tchernobyl et le tsunami de 2004 dans ma poitrine en même temps. Et ce n'est pas seulement parce que la détresse, l'humiliation, la dépendance, la douleur et le sentiment de vacuité, je les avais expérimentés. Non. Du moins, pas uniquement.

Avec ta plume, tu m'as carrément poignardée. Non pas dans le cou, ni dans les côtes, ni dans le cœur, mais dans le dos. Imagine une femme, une plume dorée profondément enfoncée entre les omoplates. Et tu te rends compte que, même si elle souffre et perd tout son sang, elle ne se préoccupe que de son ventre.

La femme est enceinte de quelques semaines. L'embryon, Marie-Sissi, c'était mon roman à peine esquissé. Et le père, c'était ton mari à toi : qu'on l'appelle Délire, Mal, Vide à combler ou *whatever*, on parle du même géniteur. On parle du même, sauf que moi, mon petit, il me l'a mis dans le ventre bien après toi... et dans un coin sombre, en cachette et en vitesse.

Crime que c'est dur d'être celle qui reste muette dans l'ombre. Arriver en retard pour le trip à trois, devenir la voyeuse qui se contente d'épier par la fenêtre faute de mieux, et qui se fait culbuter dans la ruelle en secret quand le gars passe par là. **Ras** le bol de sentir que vous formez un couple exclusif. **La** légitimité, Marie-Sissi, voilà le problème. **On** y arrive.

La légitimité. Il est vrai que personne n'a le monopole de la souffrance, ou de la folie, ou de la psychose: ton mec, finalement, c'est un infidèle fini... sauf que rien, absolument rien, ne me destinait à me faire fourrer par ce connard. **Vois-tu**, la merde, moi, j'ai couru après.

Il n'y a pas eu de cailloux, sur mon chemin à moi. **Et** pas de trous, pas de fissures, pas de «brèches», pas de nids-de-poule. **Rien** que du droit, du lisse, du régulier, du confortable... et des beaux paysages par-dessus le marché.

C'est mon enfance parfaite de p'tite fille parfaite qui me discrédite. **En** quoi veux-tu que ma souffrance soit crédible? **Dorlotée**, stimulée, aimée, adorée, chouchoutée, entourée, encouragée, entendue, écoutée... **Regardée**, regardée, regardée... regardez-moi, putes de rue violées; regardez-moi, junkies hépatiques; regardez-moi, cancéreux en phase terminale; regardez-moi petits Africains qui crèvent de faim, regardez-moi! Ici, enveloppée dans sa ouate toute blanche, il y a une petite bourgeoise qui a le nombril infecté! C'est qu'elle a voulu faire sa dure, la mini-miss, en se perçant le nombril elle-même pour avoir votre attention.

Ma souffrance, c'en est une de luxe. **Au** fond de moi, je le sais qu'elle est là, qu'elle a toujours été là, que je suis née avec et qu'elle est potentiellement aussi mortelle qu'une malformation cardiaque. **Reste** qu'à côté de la tienne, elle a l'air ridicule et inventée de toutes pièces. C'est pour ça, que je n'arrive plus à m'en inspirer.

(**Puis** là, je réalise que tu commences à avoir le dos bien large, trop large; je m'aperçois que je rejette sur toi toute responsabilité, que je t'accuse de *squeezer* les couilles de mon inspiration, que je te reproche presque

d'avoir écrit tes romans... **A**s-tu remarqué que mes idées partent dans tous les sens comme une balle de ping-pong *pitchée* n'importe comment dans un étroit couloir d'hôtel et qui rebondit-bing-bang-boung? **T**u as une idée, maintenant, de ce qui se passe dans ma tête quand je vis de la peur, quand j'angoisse à l'idée d'être ignorée, rejetée ou méprisée, et là, ce n'est pas facile de rester concentrée sur cette lettre qui se voulait à l'origine une déclaration d'amour – d'amour, oui, le mot n'est pas trop fort –, d'amour pour toi et ton monde et tes mots, alors que mon jeunot est en train de se pousser avec la gueule de bois, même pas de bec et beaucoup de regrets dans l'œil.

Rester digne, il faut rester digne et ne pas tomber dans la supplication. **I**l faut garder le focus sur cette lettre. « **C**iao bye, beau gosse, c'était bien plaisant, tu avais juste à être moins *cute* aussi, surtout tu fermes ta gueule avec ça, à la revoyure, veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées. » Voilà c'est fait... et je pleure.

Kiki, c'est horrible, le vide, hein?)

Grand-Mère-La-Frigide, juillet 2013

Je finis cette lettre dans mon salon, mon œil de Madone distrait par la nuque de mon mari. **E**n Indien au milieu de Méga Bloks, il dessine sur une ardoise pour amuser notre fille. **T**out son dos, son cou et sa tête prennent une tendre inclinaison quand il s'adresse à elle. **A**vec ses yeux grands ouverts, presque trop parfaitement ronds, elle le cajole d'admiration et de reconnaissance. **I**ls ne savent pas que je les observe. **M**ais ils n'en sont que plus beaux. **E**t plus authentiques.

Marie-Sissi Labrèche, tout compte fait, je veux seulement que vous sachiez que je vous admire, que je vous vis, que je vous fais des cœurs au marqueur rose dans les marges, que je vous sanglote, que je vous bonhomme sourire et que je vous supplie. **A**yez la délicatesse de ne pas me mépriser comme l'ont fait tous les mecs qui s'acros-tichent à mes phrases. **R**estez plutôt de dos. **I**gnorez tout,

détournez-vous, et alors, peut-être qu'un jour je sourirai en hallucinant une légère inclinaison de votre nuque.

Sandra Rompré-Deschênes

P.-S. : Enfin j'ai écrit, topez là: c'est ma première autofiction à vie! **Si**, si!